

D'où MONSIEUR conclut, en lui-même, la seconde personne du présent de l'Indicatif : "tu aimes."

Et MONSIEUR continue. — "J'ai craint que la longueur de la promenade ne vous eût fatiguée." De ces quelques paroles, insignifiantes en apparence, MADEMOISELLE tire cette conclusion, évidente d'ailleurs : "Il aime !"

Et, la conversation se prolongeant, MONSIEUR, parle d'un pique-nique qui doit avoir lieu le surlendemain et où il serait heureux de conduire MADEMOISELLE, très-disposée, d'ailleurs à accepter la dite offre, et chacun d'eux, à part soi, se dit : "Nous aimons !" Puis ils continuent l'entretien par des phrases, en apparence inoffensives, mais qui signifient clairement, pour l'une et l'autre partie : "Vous aimez ! Vous aimez !"

Les vieillards, comme moi, qui, en se promenant de long en large, ont surpris quelques mots de cet entretien, se disent sans hésiter : "Ils aiment ! Ils s'aiment !"

Et voilà comment, dans les salons, se conjugue le verbe "aimer," à tous les temps et à tous les modes, sauf, je le répète, le conditionnel : ce mode est réservé aux parents des conjoints et à monsieur le notaire. Plus tard, les époux eux-mêmes insistent très-souvent sur ce mode malheureux, le conditionnel. Mais, comme je n'ai point l'habitude de fourrer mon nez dans les débats des ménages voisins, je me garderai bien de vous conjuguer le conditionnel du verbe aimer.

La soirée venait de se terminer par un joyeux réveillon. Je demeure dans le même quartier que les deux jeunes amoureux encadrés, avec leurs belles, dans l'embrasure de la fenêtre sus-mentionnée. Nous partimes donc ensemble. Nous n'étions pas à trente pieds de la maison que M. George, l'un de nos amoureux, me prenant à part, disait avec enthousiasme : "N'est-ce pas qu'elle est jolie, mademoiselle Amanda ! Et si vous saviez comme elle est bonne !"

Je m'empressai de donner ma haute approbation à cette éloquente effusion d'un jeune cœur.

A quelques pas plus loin, M. Arthur, l'autre amoureux qui jus qu'alors avait gardé un éloquent silence, s'écria, comme chassant une mauvaise pensée :

— "Ouf ! est-elle assez ennuyée cette pauvre Amina ! J'ai cru que la soirée ne finirait jamais !"

Eh bien ! mesdames, les deux personnages que j'ai l'honneur de vous présenter, ne sont point des êtres de fiction. Ils existent de nos jours, ils ont existé dans tous les temps. L'un, M. George, est "l'homme qui dit du bien des femmes," l'autre, M. Arthur, est celui qui en "dit du mal." Tous deux ont des ancêtres illustres parmi les écrivains des deux sexes.

Ayant choisi, pour l'entretien de ce soir, un titre dangereux peut-être, aux yeux de bien des gens, je tiens à dégager ma responsabilité, surtout auprès des dames.

J'ai entrepris de recueillir, dans divers ouvrages, ce qu'on a dit de bien et ce qu'on a dit de mal au sujet des femmes.

J'avais d'abord eu l'idée de diviser mon entretien en deux parties : dans la première, j'aurais débité, tant bien que mal, un tas de vilaines choses écrites par des auteurs de l'un et l'autre sexe, au sujet des aimables compagnes de notre triste existence.

Dans la seconde, j'aurais réuni une foule d'éloges formulés à l'adresse des dames par une foule d'écrivains.

Cette seconde partie, j'en savourais l'espoir, m'aurait fait pardonner la première.

Mais une réflexion prudente est venue changer mon plan : avant d'avoir terminé une première partie, tout entière de diatribes contre les dames, il aurait fallu bien pu arriver que quelque cavalier galant, comme j'en aperçois à la douzaine dans cet auditoire, me fit un mauvais parti.

J'ai mieux aimé avoir recours à un procédé employé par les docteurs-médecins : mêler l'agréable à l'utile, l'amertume à la douceur, et quitter cette plateforme en ne laissant parmi vous que des amis.

Je ne vous fatiguerai pas en vous citant les noms de tous les auteurs auxquels j'ai emprunté les observations dont je vais vous faire part. Je veux seulement vous répéter que soit en bien, soit en mal, je n'ai fait que collectionner des opinions, souvent très-flatteuses, parfois un peu méchantes, toujours assez intéressantes, j'en ai l'espoir, mais dont aucune ne m'appartient en propre, je tiens à vous le faire bien comprendre.

Au début de cet entretien, il semblerait convenable que je donne une définition de la femme ; mais je trouve, dans vingt auteurs, cette phrase mille fois répétée : "La femme est indéfinissable."

L'objet dont on dit le plus de bien et le plus de mal ; — la plus belle, la plus sensible chose du monde ; — un ange, un démon ; un abîme dont personne ne connaît les mystères ; — un paradis, un enfer, le plus faible et le plus fort des êtres ; — comme les rois, trouvant peu d'amis, beaucoup de flatteurs ; — comme eux, amoureux du pouvoir absolu ; — la plus hardie, la plus téméraire créature de l'univers ; — la plus superstitieuse et la plus craintive ; — un résumé de tous les contrastes, un amas de tous les problèmes ; — un être volontaire, entreprenant, résolu, mais inconstant, mobile et timide ; — avide de plaisirs, passionnée pour la gloire, adorable dans le calme et la douceur de ses affections, mais le plus redoutable dans sa vengeance ; — source de plaisir et de maux, de civilisations et de félicité, de haine, de barbarie, d'héroïsme, de cruautés, d'amour, de terreurs, de jouissances, de fureurs, de mollesse et d'enthousiasme ; — en un mot, la plus inconcevable des énigmes — c'est la femme !

"Trop faibles pour être décidées, on ne doit distinguer les femmes que par leurs charmes. On peut faire d'une même femme cent portraits différents, et tous sont vrais. Fièvre et fastueuse à la ville, simple et tendre à la campagne ; aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres. Tantôt on la voit les cheveux éparés, les mains et les yeux levés au ciel, attendrir par ses plaintes, l'instant d'après on voit la sérénité répandue sur son visage, ses traits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son imagination. La femme est incompréhensible, c'est un caméléon qui change à chaque instant."

C'est aussi, dit un autre écrivain, dans un instant de mauvaise humeur, un être qui s'habille et se déshabille.

J'aime à croire que cette définition n'est ni vraie, ni galante. Voyons maintenant comment la société élève, instruit cet être indéfinissable, la femme.

Grâce à Fénelon et à d'autres écrivains qui ont traité de l'éducation des femmes, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des femmes y a gagné. On ne dispute plus sur la question de savoir s'il faut les instruire et sur les degrés de cette instruction ; on consent à développer leur intelligence ; on leur donne des saluts d'artistes et de maîtres de langues ; elles effluent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études sérieuses ; mais, ces études, rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées ; ce sont tout simplement des cahiers d'écoles qui s'impriment dans leurs cerveaux ; aussi, lorsque

les passions arrivent, ces passions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer et les habitudes de la vertu et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. . . . . Ce n'est pas que cette éducation n'est aussi son côté brillant ; elle introduit, dans la société, le bon goût, plus de grâce et plus d'originalité. Les Grecs, dont la théologie est une suite d'emblèmes mystérieux, n'avaient qu'un Apollon et neuf muses ; ils estimaient que le nombre des femmes d'esprit doit être à celui des hommes savants comme neuf est à un."

C'est là, sans doute, ce qui a inspiré à un poète moderne ces deux vers charmants :

"La femme à qui le ciel donna le moins d'esprit  
"En a toujours dix fois autant que son mari ?"

Mais je trouve, dans un auteur Allemand du siècle dernier, des considérations fort justes sur l'éducation des femmes.

"Vous m'invitez, madame, écrit-il à une de ses amies, vous m'invitez à faire un écrit pour gager les mères à prendre plus de soin de l'éducation de leurs filles. Au fond, votre demande est juste ; mais ma voix trouverait-elle de l'écho ? Et, d'ailleurs, les pauvres filles en retireraient-elles quelque avantage ? Supposez que les mères suivent mes conseils et donnent à leurs filles une éducation plus soignée ; qu'elles leur apprennent ou fassent apprendre à penser et à parler, non moins qu'à coudre et à bien faire la cuisine, . . . . . qu'en résulterait-il ? Sur une centaine de filles, dix à peine trouveront des maris, et, sur ces dix, deux au plus seront heureuses. Non, madame, tant que les hommes seront aussi nuls, ce serait un malheur si toutes les filles étaient sensées. Car alors, ou bien des hommes n'en voudraient pas, à cause de la supériorité des femmes sur eux ou bien les filles, si mes avis étaient adoptés, refuseraient des hommes qui leur seraient inférieurs. Non, madame, l'amour ne saurait subsister sans une sorte d'équilibre intellectuel. Que la plupart des filles grandissent donc sans avoir d'esprit, afin de mieux ressembler à leurs futurs époux ! C'est déjà beaucoup si l'on prend soin, dans chaque pays, d'élever convenablement un certain nombre de filles et de leur inspirer le goût de ce qui est bon et beau, de les rendre aimables et sensibles, afin que les hommes intelligents trouvent des femmes qui puissent faire leur bonheur."

Quand la jeune fille a terminé son éducation, il s'agit bientôt de la marier.

Qu'est-ce que le mariage ? Encore un mot presque indéfinissable au sujet duquel on a écrit bien des niaiseries et bien des paradoxes, mais qui a inspiré également de bien belles pages.

"Quand on songe, dit Chateaubriand, que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint ? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'une des plus importantes de sa vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : "O Eve ! sache-tu bien ce que tu fais ? Sais-tu qu'il n'y a plus d'autre liberté que pour toi que celle de la tombe ? . . . . ." Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité ! L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques ; il a des chagrins, et sa compagnie est là pour les adoucir. Dans la femme il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble ; . . . . . en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau."

Toute cette description est très-poétique, mais la réalité est assez bien définie dans le petit dialogue suivant que j'emprunte à un roman de Méry :

— "Ainsi, monsieur, vous n'avez jamais eu envie de vous marier ?"

— "Jamais, madame, j'ai longtemps réfléchi sur le mariage, et j'ai admis invinciblement que la tranquille association de deux existences était un fait impossible dans sa continuité. Un homme apporte à la communauté sa force, sa domination, sa gravité, son caractère anguleux ; une femme apporte sa faiblesse, sa légèreté, sa soumission, ses caprices enfantins . . . . . ces éléments opposés ne peuvent faire un tout viable ; au premier pas, il y a choc, violente secousse, antagonisme, perturbation. Voilà ce que tous les esprits sérieux ont reconnu."

"Une chose à considérer, madame, la voici. Tous les hommes qui ont senti, en eux, grandir la voix d'une vocation quelconque ne se sont pas mariés. Dans les temps antiques, les hommes de génie ont voué un culte au célibat. Platon, Homère, Virgile, Horace, . . . . . sont morts garçons, et les cris de leurs enfants ne les ont jamais détournés de leurs ouvrages. Socrate seul a voulu faire exception et il s'est repenti : sa femme l'a tué avant la ciguë. Les deux plus grands capitaines de l'antiquité ont honoré le célibat : Alexandre et Annibal ont conquis le monde parce qu'ils étaient garçons. César, après avoir soumis les Gaulois, étant célibataire, se maria, et les soucis du ménage ayant altéré sa raison, il fut assassiné. . . . ."

— "Alors, monsieur, les esprits sérieux, ne se marient pas ?"

— "On a vu, madame, des esprits sérieux se marier ; mais dans un noble but, dans une intention toute philosophique. Ceux-là se sont mariés pour étudier le mariage avec leurs propres yeux, et faire servir leur expérience personnelle à la cause de l'humanité conjugale. Ames d'élite qui ne se dissimulaient point les périls de l'entre-prise, et bravaient les orages de l'hymen pour les signaler à l'univers. Ainsi de hardis navigateurs se lançant sur une mer immense pour en découvrir les écueils à leurs risques et périls, et les faire remarquer aux pilotes qui vogueront sur les mêmes flots. Les cœurs généreux, madame, se dévouent au mariage comme à la navigation. Sous une forme légèrement paradoxale, il y a bien des vérités dans cette page."

Je parlais tout-à-l'heure de la jeune fille qui, venant de terminer son éducation, fait son entrée dans le monde. Elle n'y rencontre, au début, que des admirateurs et des flatteurs complaisants. Mais dès qu'elle est mariée on ne tarde pas à signa-

ler ses défauts. De fait, il y aurait cent à parier contre un que tous les écrivains qui ont dit du mal des femmes étaient des amoureux incompris ou des époux malchanceux dans le choix d'une compagne.

Je me hasarde à mentionner ici trois ou quatre des défauts que l'on reproche le plus souvent aux dames.

Et d'abord le babil.

"Il est incontestable que la nature a avantagé les femmes du côté de la langue, et qu'au lieu de multiplier en elles cet organe, ce qu'elle pouvait avec autant de facilité qu'elle a doublé ceux de la vue et de l'ouïe, elle lui a donné une habileté merveilleuse. En recherchant sur quoi ce privilège est fondé, on n'a pas de peine à l'apercevoir. Les femmes sont chargées de notre enfance ; c'est dans leur compagnie seule que nous passons nos premières années. A mesure que notre corps s'accroît, elles doivent tâcher d'aider notre esprit à se développer de même, c'est-à-dire à acquérir les idées, car on conçoit que la sphère de l'esprit ne s'agrandit que par le nombre des idées, et que nous n'acquérons d'idées que par l'exercice de nos sens, surtout de la vue et de l'ouïe. Or, qui voudrait contester que le babil des nourrices et des gouvernantes d'enfants n'exerce nos jeunes oreilles, et ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de traces idéales qui ne s'y imprimeraient pas sans ce secours ? C'est donc pour nous apprendre à penser de bonne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes."

"Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable ; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse ; son petit jargon est plein de saillies ; il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide ; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot."

"La nature, qui a destiné les femmes à élever leurs enfants, à former leur esprit, au moins dans le plus bas âge . . . , a dû leur donner cette volubilité de langue si propre à aider notre faiblesse, à promener notre imagination naissante d'objets en objets, à nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui nous environne. Oui, mesdames, si vous parliez moins, nous penserions peu, nous penserions difficilement, nous penserions plus tard."

Deuxième défaut, — faiblesse pour les compliments.

Si vous connaissez, mesdames, une seule de vos amies qui a ce défaut, — et il est positif que cette amie-là n'est pas ici ce soir, — veuillez lui faire lire le petit passage que voici, emprunté à un auteur français du siècle dernier :

"Si j'avais, dit cet auteur, un compliment à faire à une blonde, je lui adresserais les vers suivants :

"Entre la brune et la blonde  
Quand l'amour était flottant,  
Vous n'étiez pas de ce monde,  
Comme aujourd'hui, l'ornement.  
L'incertitude est finie,  
Depuis qu'on voit vos attraits ;  
Pour le temps de votre vie  
La brune perd son procès."

"Si j'avais, au contraire, à complimenter une brune, je substituerai, dans le dernier vers, le mot blonde au mot brune, et je lui chanterais le même couplet."

Et nunc crudimini ! — Apprenez par là, mesdames, ce que valent les compliments des hommes !

Troisième défaut, — la coquetterie.

La coquetterie est, chez les femmes, le désir de plaire à plusieurs hommes ; examinez une coquette au milieu d'une troupe de jeunes gens : elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, appuie son bras sur un troisième, et fait signe aux autres de la suivre."

"La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison."

"Après tout, la femme a peut-être besoin de toute la coquetterie dont elle est pourvue pour réveiller l'homme de son apathie, le tirer de ses distractions, attirer et fixer sur elle son attention et ses soins."

Quatrième défaut, — esprit de contradiction.

"Le cœur des femmes est un foyer de contradictions qui se renouvellent journellement."

"Le cœur d'une femme est la plus grande des contradictions ; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentiments, et la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions."

"La nature a enveloppé le cœur des femmes de cent replis où personne ne saurait pénétrer : les plus fins y sont pris, et l'homme d'un esprit supérieur n'est qu'un sot auprès de la première Agnès qui voudra le duper."

Cinquième défaut, — manque de franchise.

"L'ingénuité, la candeur et la franchise sont plus rares chez les femmes que la beauté."

"Les femmes sont un peu trop fines pour être bien franches."

"Il n'est pas facile de décider s'il en coûte plus aux femmes d'exprimer ce qu'elles sentent, qu'aux hommes d'exprimer ce qu'ils ne sentent pas."

Sixième défaut, — la gourmandise.

"La gourmandise ne messied point aux hommes ; elle convient à la délicatesse de leurs organes et leur sert de compensation pour quelques plaisirs dont il faut bien qu'elles se privent et pour quelques maux auxquels la nature semble les voir condamnées."

"Bien n'est plus agréable à voir qu'une jolie gourmande sous les armes : la serviette est avantageusement mise, une de ses mains est posée sur la table, l'autre voiturée à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés ; ses yeux sont brillants, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux ; elle ne manque pas de ce grain de coquetterie que les femmes mettent à tout. Avec tant d'avantages, elle est irrésistible, et Caton le censeur lui-même se laisserait éblouir."

Septième défaut, — penchant à la médisance.

"Si quelqu'un dit du mal des femmes en général, elles se révolteront toutes. Si ce quelqu'un fait une application, toutes elles applaudiront."

"Un législateur chinois proposa jadis de faire une loi qui permit aux femmes de médire des femmes, d'abord parce qu'il est impossible de l'empêcher, ensuite parce que telle qui accuse sa voisine est bien sûre d'en être accusée aussi."

Mais n'allez pas croire, mesdames, que vous avez le monopole des défauts que je viens d'énumérer, un peu trop longuement peut-être, car, je vous le dis en toute sincérité :

"Je connais, sur ces divers points,  
"Bon nombre d'hommes qui sont femmes."